

impression de plaisir, s'étaient pour ainsi dire incarnées en lui. Aussi quand il put saisir un pinceau, quand son père lui eut appris à le diriger sur la toile il était déjà peintre. Le flot de la beauté commença dès lors à ruisseler de sa pensée ; la source en devint bientôt si abondante que sa main semblait ne pouvoir suffire à l'épancher, et la mort seule put la tarir.

Une autre influence féconde que Raphaël reçut dans son berceau ; ce fut celle de la vue des peintures du Beato-Angelico et du Pérugin ; ces pures créations du génie chrétien peuplaient déjà l'Ombrie.

A cette époque la grande école Florentine commençait à étudier beaucoup trop le beau idéal payen, dont tout le monde recherchait alors les types ; les artistes perdaient insensiblement les traditions de l'art chrétien et surtout la beauté qui lui est propre, celle qui émane, chaste et sainte, de nos dogmes divins. Raphaël échappa d'abord à ce danger ; et, quand il fut atteint plus tard de l'esprit de son temps, il avait déjà produit ses plus beaux chefs-d'œuvres.

Il était âgé de douze ans, quand son père, qui lui avait enseigné tout ce qu'il pouvait lui apprendre de dessin et de peinture, vint le confier aux soins du Pérugin qui habitait alors la ville dont il a eu l'honneur de retenir le nom (Pérouse). Celui-ci fut frappé de la figure gracieuse de l'enfant d'Urbain, et il ne put s'empêcher de l'accueillir avec empressement : il y avait déjà dans lui quelque chose de ce charme